

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE L'IMPLANTATION DE L'ISLAM AU ZAIRE

S. BIMANGU ET TSHISHIKU TSHIBANGU

La pénétration de l'Islam au Zaïre remonte à la deuxième moitié du siècle dernier avec le commerce de l'ivoire et des esclaves venus de la côte orientale de l'Afrique et de Zanzibar. En effet, si pendant des siècles les Arabes musulmans et commerçants du Golfe Persique avaient été en rapport avec la côte orientale de l'Afrique, s'ils avaient fondé des villes dès une époque ancienne, ce n'est qu'à partir de 1838, l'année où le Sultan d'Oman décida de transférer sa capitale dans l'île africaine de Zanzibar que la pénétration des Arabes vers l'intérieur du continent commença réellement. Jusque là le commerce de l'intérieur vers la côte avait été assuré par des populations africaines de l'intérieur. Les Bisa, les Yao, et les Banyamwezi notamment ont joué un rôle important dans ce sens. Mais ces populations qui ramenaient des étoffes, des perles, de la verroterie qu'ils se procuraient à la côte ne se convertissaient pas à l'Islam pour autant et ne ramenaient pas dans leur pays d'origine la religion de leurs partenaires commerçants arabes. Sans doute que leur séjour à la côte n'était pas suffisamment long pour permettre une conversion et il semble que les contacts aient été limités aux transactions commerciales. Ces premiers contacts ne donnèrent donc pas lieu à une quelconque diffusion de l'Islam au sein des populations de l'intérieur¹.

A partir de 1840, les commerçants arabes² commencèrent à organiser eux-mêmes des caravanes pour atteindre la source même des marchandises dont ils avaient besoin, principalement l'ivoire et les esclaves (pour le portage, le travail des plantations et une partie pour l'exportation). Au fur et à mesure que ces articles s'épuisaient (l'ivoire surtout) dans les régions proches de la côte, mais aussi vu que plus on pénétrait à l'intérieur du continent ces biens s'obtenaient à moindre prix, les Arabes s'enforcèrent de plus en plus profondément à l'intérieur du continent.

Le commerce de l'Est Africain a pénétré le Zaïre actuel par trois points, tous situés sur le lac Tanganika, à la pointe sud du lac, à la pointe nord à Uvira et à un point situé sur la rive occidentale du lac, à Mtoa, endroit situé près de là où les eaux du lac se déversent dans le bassin du Zaïre par la rivière Lukuga.

La première route est celle qui va d'Ujiji sur la rive orientale du Tanganika vers le nord-ouest jusqu'à Uvira et l'Ubwari. Dès 1844, en effet, les Arabes avaient atteint Ujiji et presque immédiatement avaient dirigé leurs caravanes sur la partie septentrionale du lac. Ce fait s'explique d'une part par l'existence des rapports commerciaux pré-existants entre les marchés d'Ujiji et le marché d'Ubwari et Uvira, et d'autre part, par la relative impénétrabilité du Burundi, pour des raisons géographiques (montagnes) et politiques (royaume farouchement opposé aux intrusions étrangères)³. C'est ainsi que cette route empruntait de lac d'Ujiji à Rumonge sur la rive burundaise du lac (plaine) et de là traversait sur une ligne est-nord-ouest et atteignait le terminus dans la vallée de la Ruzizi à Uvira-Burton en 1858 et Stanley en 1871 avec Livingstone firent la même route⁴.

1 Sur le rôle initial des Africains, voir N. Bennet dans B.A. Oget et J. Kieran, 1968: 216. Plus tard, toutefois, ces populations qui avaient été longtemps en contact avec les Arabes seront parmi les premiers convertis et pour ainsi dire les missionnaires de l'Islam.

2 Le terme arabe peut prêter à confusion, dans la mesure où nombre de ceux qu'on a appelés Arabes étaient eux-mêmes fortement métissés. Ailleurs on trouve des expressions telles que Afro-Arabes ou Swahili.

3 Sur le commerce africain autour du lac, voir Wolf, 1971: 91-92. Cet ouvrage est basé sur les archives de la London Missionary Society qui avait des missionnaires à Ujiji et à Mtoa.

4 Burton, 1860, II; Stanley, 1872; Livingstone 1874, II.

Contrairement à ce que certains ont écrit, le point d'Uvira n'a pas été le centre de diffusion du commerce arabe vers les autres régions du Zaïre⁵. Enclavé dans une région de plaine entourée de hautes montagnes, le commerce arabe n'a jamais réussi à pénétrer au nord dans les royaumes montagneux et bien défendus du Bushi et du Rwanda pas plus qu'au sud et au sud-ouest il n'a pu aller plus loin que la baie de l'Ubwari à Baraka, les montagnes de l'Ubembe et la forêt du Bulega ayant constitué des barrières naturelles, sans parler de l'opposition farouche et efficace des populations. Muhamed bin Ghalfan, dit Rumliza l'Exterminateur, qui réussit à contrôler le commerce nord-Tanganika, fit par deux fois la traversée de la région de l'Ubembe vers le Manyema mais la route qu'il emprunta n'a jamais constitué un réseau commercial régulier.

La deuxième route passait par la pointe sud du lac Tanganika et allait vers le nord-ouest de ce point dans l'Empire Lunda vers les chefferies du Murungu et le royaume de M'siri. C'est notamment cette route que Hamed bin Mohamed et Murjebbi, alias Tippo Tip suivit avant d'atteindre le Manyema⁶ après être passé par l'Empire Luba du Shaba et le pays des Basongye. Du fait que le Shaba était organisé en plusieurs chefferies, royaumes et empires suffisamment structurés pour contrôler le commerce extérieur, les Arabes n'ont pas supporté le montant des taxes qui leur étaient imposées. De plus l'éléphant se faisait rare dans cette région et c'est ainsi que cette route a été relativement vite abandonnée. L'Islam n'a donc pas eu le temps de s'y faire sentir à l'occasion de ces expéditions plutôt sporadiques. L'existence des communautés musulmanes sur l'axe Kalemie-Kongolo le long du cinquième parallèle sud dans le Shaba actuel est à rattacher à l'expérience du Manyema. Il est essentiel de comprendre qu'à cette époque (1850–1860) le commerce était organisé sur la base des caravanes composées de quelques commerçants arabes et d'une garde de quelques dizaines d'Est Africains, généralement non musulmans, et que les contacts avec la population étaient limités, au maximum. Devant de faibles communautés, les caravanes organisaient de véritables raids pour se procurer des esclaves, du cuivre ou des vivres; dans le cas des empires, les caravanes étaient logées à la capitale et les transactions se faisaient sous la surveillance de l'empereur. Seuls les sujets de l'empire pouvaient faire la chasse. Les Arabes n'avaient pas la liberté de commercer directement avec les populations et il est douteux que si même ils avaient eu cette liberté ils se seraient lancés dans l'oeuvre du prosélytisme, leur but étant d'accumuler le plus de marchandises le plus rapidement possible. Il est évident que c'est à partir du moment où des circonstances particulières ont permis l'installation permanente des Arabes que s'est opérée la diffusion de l'Islam au Zaïre. Et cela s'est passé au Manyema, région que les Arabes ont atteinte par la troisième route.

La troisième et dernière route vers le Zaïre est celle qui venait d'Ujiji à Mtoa près de Kalemie actuel. Cette route fréquentée presque en même temps que celle d'Uvira, était axée sur la région des Luba du Shaba. Au début il semble que cette région était très dangereuse pour les caravanes. Les toutes premières qui s'y aventurèrent furent massacrées⁷. Pendant longtemps les Arabes préférèrent envoyer leurs employés plutôt que traverser eux-mêmes. A l'âge de seize ans, Tippo Tip lui-même avait accompagné une caravane jusque dans le pays des Luba du Shaba. A cette époque (1856?) la région constituait alors l' "ultima thule" du commerce de l'ivoire pour reprendre l'expression de Burton⁸.

5 L'erreur vient d'Abel, 1959: 8; elle a été ensuite reprise par Young, 1967: 15 et par Abemba 1971. Pour cette route voir Renault 1971, I : 195, 327.

6 Bontinck, 1974.

7 Burton, 1860, II: 147.

8 Ibid.

Dix ans plus tard, le commerce arabe prit la direction nord-ouest à partir de Mtoa, vers le Manyema, région qui allait devenir le centre des opérations durant le dernier quart du XIX^{ème} siècle. Plusieurs raisons expliquent cette occupation relativement tardive. D'abord il faut se rendre compte que pendant longtemps les caravanes arabes étaient petites et n'osaient pas aller à l'aventure.

D'autre part les conditions de traversée d'Ujiji à Mtoa étaient très compliquées et il a fallu que les Arabes résident suffisamment longtemps à Ujiji et fabriquent de grands bateaux adaptés aux conditions du lac dans cette partie. Enfin il semble que le Manyema était en dehors du marché commun international qui existait entre les peuples riverains du lac. Des témoignages des premiers voyageurs étrangers il ressort en effet que le Manyema appartenait à un réseau de relations tournées vers l'ouest en pays Songya et Kusu⁹. Il convient de mentionner aussi que le prix de l'ivoire devenait de plus en plus élevé autour du lac et il fallait à tout prix se procurer de l'ivoire à bas prix.

Le Manyema se révéla une région fertile où l'ivoire abondait. Devant des caravanes de plus en plus nombreuses et bien armées, les communautés du Manyema ne purent pas résister militairement. C'est ainsi que les premières années de l'occupation arabe furent marquées par des atrocités dont D. Livingstone a été témoin, et qui ont laissé un souvenir amer au sein de la population jusqu'à nos jours. Le nombre de plus en plus important des caravanes et la distance qui les séparait de la côte obligèrent les Arabes à construire des camps plus ou moins permanents à Kabambare, Kasongo et Nyangwe, ce dernier point étant situé sur le Lualaba (Zaïre). A partir de ces camps, ils envoyaient des expéditions de chasse à l'intérieur des terres; les expéditions ramenaient non seulement de l'ivoire, qui n'avait aucune valeur marchande dans la région, et des esclaves dont le rôle était celui de transporter les marchandises vers la côte. Comme il fallait entretenir les caravanes et la masse des esclaves et comme il s'avérait impossible de recourir indéfiniment aux rapines, les Arabes organisèrent des champs destinés à subvenir aux besoins des camps et à la ration des expéditions.

L'introduction du riz facilita cette opération. Graduellement la région du Manyema se pacifia et certains Arabes s'installèrent définitivement. Cameron rencontra à Nyangwe un chef arabe. Mwinyi Dugumbi, qui "avait abandonné toute idée de retourner à la côte et consacrait toute son énergie à constituer son harem"¹⁰. Finalement un certain nombre de jeunes gens du Manyema se joignirent aux expéditions des Arabes. Ce fait marqua un tournant dans la situation, parce que des autochtones du Zaïre entrèrent au service des Arabes. Travailler au service des Arabes signifiait une promotion personnelle, car à l'occasion des expéditions, le jeune homme pouvait acquérir des biens pour lui-même: de l'ivoire, un ou plusieurs esclaves. Très vite au Manyema l'acquisition d'un fusil devint la préoccupation de tout un chacun. Les missionnaires de la London Missionary Society installés à Mtoa (Plymouth) décrivent de véritables ruées de jeunes gens du Manyema vers l'Est Africain, à la recherche du travail au bout duquel ils pourraient s'acheter un ou deux fusils¹¹.

9 D. Livingstone en 1869, V.L. Cameron en 1871 et Stanley en 1876 traversèrent le Manyema.

10 Cameron, 1877, II: 2.

11 Lettre de Htley à la London Missionary Society datée d'Uguha, 20 février 1880, papiers de la London Missionary Society, Central Africa, 3, 1, B.

Cette participation des gens du Manyema au commerce permit aux Arabes de développer leurs camps qui se muèrent en véritables cités urbaines. Les Arabes n'allaient plus aux expéditions, mais envoyaient leurs propres agents du Manyema. De Nyangwe, ils avaient utilisé le fleuve Zaïre, navigable jusqu'à Ubundu et dans les années 1880 ils avaient atteint Kisangani¹². Le long du fleuve ils avaient fondé des centres, Riba-Riba, Kirundu, Ubundu, Wanie-Rukula et Kisangani. Installés dans ces centres, ils firent venir leurs compatriotes de la côte. La communauté de plus en plus nombreuse des gens de la côte exigeait un minimum de pratique religieuse. En effet il ne s'agissait plus de quelques marchands en voyage, mais de vrais seigneurs sédentaires, installés dans de somptueuses villas à Kasongo, Nyangwe ou Kisangani. C'est ainsi qu'on construisit des mosquées et que des moniteurs du Coran furent mandés de la côte à l'intention des enfants de la communauté arabe.

Il semble que les Arabes ne cherchèrent pas à convertir à leur religion les autres membres de la communauté urbaine. Les villes étaient habitées par les Arabes eux-mêmes, quelques ressortissants de l'Afrique de l'Est, et un nombre important de serviteurs ou d'hommes libres qui occupaient divers métiers, les çaçons, les menuisiers, les cordonniers, les forgerons . . . A cette population il faut ajouter les esclaves qui travaillaient dans les plantations ou séjournaient momentanément dans la ville avant d'être envoyés vers la côte. "Parce que les Africains étaient requis comme esclaves porteurs pour le transport de l'ivoire vers la côte, une conversion à large échelle eut été peu favorable: seuls les infidèles, mais pas les musulmans, peuvent être pris comme esclaves, au moins en théorie"¹³. Les citadins toutefois adoptèrent les manières de l'aristocratie arabe: port des vêtements de la côte "kanzu" (robe), usage de la langue swahili et même, semble-t-il, le rituel extérieur de l'Islam. Il est juste de faire remarquer que si les Arabes n'ont pas converti leurs employés, les principaux dirigeants des "Wangwana" (la classe des autochtones qui participaient au commerce des Arabes) n'ont manifesté aucun désir d'adopter l'Islam. Toutes les descriptions des principaux chefs wangwana, Nyongo Leteta, Lumpungu, Mpania Mutombo dans la région du Lomami, par exemple, montrent plutôt des chefs africains, pratiquant leur religion et alliés aux Arabes pour des raisons politiques, militaires et économiques¹⁴.

C'est dire donc que d'un côté les Arabes, principalement commerçants, n'ont pas cherché à convertir les autochtones et que de l'autre côté, les Africains, bien qu'alliés aux Arabes n'ont pas non plus cherché à se convertir à l'Islam. Jusque là les rapports d'ordre politico-administratif et économique ont prévalu. Toutefois, il existait dans les centres urbains une fraction de gens déracinés de leur milieu, qui, au contact avec leurs maîtres, ont adopté les gestes rituels de l'Islam, sans nécessairement en connaître le contenu.

La présence arabe ne fut pas de longue durée. Engagés, dès 1892, dans une guerre contre les forces de l'Etat Indépendant du Congo, les principaux chefs arabes de l'est du Zaïre avaient regagné l'Est Africain en 1895¹⁵. La région fut occupée par les troupes de Léopold II. La présence arabe laissait sur place quelques villes détruites, et une masse énorme d'Africains de diverses origines ethniques que la colonisation utilisa. Parmi ces derniers il faut compter le nombre de Wangwana qui dans leurs expéditions avaient fondé des camps dans tout le bassin du Lualaba et de l'Aruwimi au nord-est. Ce sont ces Wangwana que l'Etat Indépendant du Congo utilisa pour occuper effectivement d'autres régions, notamment le Sankuru et le nord-est du Zaïre. Au début de la colonisation ces Wangwana ont servi de fer de lance de conquête Léopoldienne dans

12 Verhaegen, 1875: voir l'article de Bibeau; pp. 181–238.

13 Young, 1967: 19.

14 Sur la description de Ngongo Lutete voir Hinde, 1897: 84 – 88.

15 Sur les origines du conflit entre l'Etat et les Arabes, lire Ceulemans 1959.

l'est du Zaïre. Certains d'entre eux d'ailleurs donnèrent du fil à retordre à l'Etat Indépendant du Congo, par des révoltes de grande envergure ce qui en partie explique l'occupation tardive des régions du Kivu et du Haut-Zaïre¹⁶.

Durant la dernière décennie au XIX^{ème} siècle, marquée par la guerre d'occupation et les révoltes l'Islam resta en veilleuse. Il ne fut pratiqué, discrètement, que par quelques fidèles arabes ou Est-Africains, qui avaient échappé à la guerre ou qui avaient rallié l'Etat Indépendant du Congo. On signale l'existence à Avakubi, sur l'Aruwimi, vers 1904, d'une petite école coranique pour les enfants de cette communauté concentrée dans cette région. Au début, comme la communauté musulmane ne représentait aucun danger réel et que la communauté elle-même collaborait fortement avec l'Etat, celui-ci ne pratiqua aucune répression.

Bien sûr à côté de cette communauté musulmane fort réduite en nombre, il existait beaucoup plus importants des groupes des Wangwana le long du fleuve Lualaba et dans l'entre Lomami-Lualaba qui formaient des villages "modèles" pour la récolte du caoutchouc, la culture du riz et du coton; ces groupes passèrent dans la terminologie coloniale comme étant des "Arabisés", bien que rien n'indiquât une quelconque appartenance à l'Islam.

Il est vrai que ces communautés étaient multi-ethniques et avaient en leur sein quelques ressortissants de la côte, peut-être musulmans; et elles parlaient le swahili; il est possible aussi qu'à côté des pratiques religieuses ancestrales, elles aient maintenu, grâce justement à la présence des gens de la côte, l'observance des prières et des tabous acquise du temps de leur contact avec les Arabes dans les villes du Manyema avant la conquête coloniale.

Pendant un quart de siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1925 rien ne vint favoriser l'expansion de l'Islam au Congo. C'est paradoxalement pendant la colonisation, assez tardivement et sans beaucoup d'effectifs que l'Islam commença à manifester une certaine diffusion. Ce paradoxe est d'autant plus frappant que l'Eglise Catholique venait de s'installer et que de nouvelles élites sorties des missions formaient le noyau des cadres subalternes de la colonie. Mais c'est peut-être dans ce paradoxe qu'il faut trouver une partie de l'explication. En effet, vers les années 1925, l'Etat recourt de plus en plus au service des diplômés des missions, des anciens soldats de la Force Publique (démobilisés de la guerre 14-18) et des anciens ouvriers dans les sociétés privées coloniales.

Au lieu de recourir à la main-d'oeuvre des communautés „arabisés", l'Etat recrute pour ses travaux de grande envergure (mines, chemins de fer, routes) au sein des populations traditionnelles.

Sur le plan politique, on "restabilise" les chefferies, on recourt au concours des chefs "traditionnels". — D'une certaine façon on "laisse tomber" les Wangwana, ils ne vont plus jouer le rôle d'avant-garde qui avait été le leur jusque là. C'est vers cette époque que des jeunes moniteurs vont et viennent d'Ujiji et circulent dans les diverses communautés Wangwana prêcher l'Islam¹⁷.

Entre les années 1932 - 35, "on observa une autre vague d'activité: cette fois, sous l'impulsion d'un certain Akiba Kangala, le tarîga Qâdiriya Soufi fut graduellement porté à la connaissance de la plupart des musulmans congolais"¹⁸.

Il faut donc relier ce phénomène de prosélytisme à deux facteurs: d'un côté l'existence des communautés Wangwana dans l'est du pays, avec un noyau de musulmans originaires de la côte. Ces communautés généralement vivant dans de gros villages, avaient continué à utiliser le swahi-

16 Pour cette question voir Bimanyu, 1976.

17 Ibid.: 231-2.

18 Young, 1967: 28.

li comme langue et avaient conservé quelques rites du temps des Arabes. A partir du moment où la colonisation cesse d'en faire ses principaux auxiliaires, elles deviennent un terrain favorable à la diffusion de l'Islam, la religion catholique apparaissant comme la religion du maître colonial. D'un autre côté, il faut se rappeler que plusieurs originaires du Manyema vivaient en Afrique de l'Est où ils avaient adopté l'Islam, sans toutefois rompre complètement leurs liens familiaux avec leur milieu d'origine.

Il peut exister d'autres raisons, telles que la polygamie combattue par l'Etat et l'Eglise, mais permise par l'Islam, la présence de quelques marchands asiatiques (principalement Pakistanais), et la relative mobilité des Wangwana qui s'adonnaient alors au petit commerce.

Durant la deuxième vague de prosélytisme, les chefs musulmans furent réprimés par la Colonie. Plusieurs leaders furent relégués comme éléments subversifs. D'autre part il ne fut ouvert aucune école secondaire musulmane, et tout enfant de musulman qui voulait recevoir de l'instruction devait se convertir au Christianisme. Cela fit que pas un seul musulman congolais n'entra dans les services publics de la colonie. Cela explique par ailleurs qu'à la veille de l'Indépendance, même si presque tous les musulmans adhèrent aux partis nationalistes, M.N.C. et CERIA (voir le caractère anti-tribaliste de ces partis), aucun d'eux s'occupa une place significative dans la direction de ces mouvements.

Bibliographie

- Abel, A., *Les Musulmans noirs du Maniema*, Bruxelles, 1959.
- Abemba, B., "Pouvoir Politique Traditionnel et Islam au Congo Oriental" *Cahiers du Cédaf*, 2, 1971.
- Anciaux, L., *Le problème musulman dans l'Afrique belge*, Bruxelles, IRCB, 1949.
- Bimanyu, D. K., *The Waungwana of Eastern Zaire, 1880 - 1900*, Ph. D. thesis, University of London, 1976.
- Bontinck, F., *L'autobiographie de Hamed ben Mohammed el-Murjebbi, Tippu Tip (ca 1840-1905)*, traduite et annotée par Arsoni. Bruxelles, 1974.
- Burton, K., *Lake Region of Central Africa*, 2 vols., London 1860.
- Ceulemans, P., *la Question arabe et le Congo*, Bruxelles, ARSC, 1959.
- Cameron, V.L., *Across Africa*, 2 vols., London 1877.
- Hinde, S.L., *The Fall of the Congo Arabs*, London 1897.
- Livingstone, D., *Last Journals*, ed. par Horace Waller, 2 vols., London 1874.
- Oget, B.A. et J. Kieran, Eds, *Zamani*, Nairobi, EAPH, 1968.
- Renault, Fr., *L'avigerie, africain et l'Europe*, Paris, 1971.
- Rossie, J.P., "Bibliographie commentée de la Communauté musulmane au Zaire, des origines à 1975", *Cahiers du Cédaf*, 6, 1976.
- Stanley, H. M., *How I found Livingstone*, London, 1872.
- Trimingham, J.S., *Islam in East Africa*, Oxford, Clarendon Press, 1964.
- Verhaegen, B., *Rébellions au Congo*, Tome II, Bruxelles, Kinshasa, CRISP-INEP, S.D. (1969).
- , ed., *Kisangani, Histoire d'une ville. I. Population*, Kinshasa, 1975.
- Wolf, J.B., *Missionary to Tanganika 1877 - 1888*, London 1971.
- Young, C., "Islam au Congo" in *Etudes Congolaises*, Vol. X, (1967), no. 5.